

W. G. SEBALD

Les Anneaux
de Saturne

traduit de l'allemand par Bernard Kreiss



ACTES SUD

LETTRES ALLEMANDES
série dirigée par Martina Wachendorff

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Cet homme qui voyage à pied dans les paysages de la côte est de l'Angleterre traverse en vérité l'épaisseur des temps disparus. Il chemine dans le souvenir des œuvres fantastiques de Thomas Browne, commente la leçon d'anatomie immortalisée par Rembrandt, croise le destin de Joseph Conrad en route vers le Congo, se souvient d'un film sur la pêche au hareng, songe aux grandes batailles navales et à leur représentation picturale, réfléchit à la "purification" dans les Balkans au milieu du siècle, évoque Chateaubriand ou le poète Edward FitzGerald et, quelques pages plus loin, revient à la fascinante histoire de la sériciculture en Chine puis en Europe. Tel est en effet le monde selon W. G. Sebald : une nébuleuse d'histoires et de rêves évanouis, un émouvant kaléidoscope de fragments et d'éclats où se reflète encore, pour celui qui sait voir, la trace précaire de nos ensevelissements successifs. Ce monde, l'auteur des *Anneaux de Saturne* lui donne asile dans un livre à l'érudition prodigue, qu'il a lui-même illustré de photographies, cartes, tableaux, documents historiques, au gré de son voyage et de ses "rencontres". Car c'est bien de rencontres qu'il s'agit, dessinées d'un trait lumineux, à la beauté élégiaque.

W. G. Sebald est né à Wertach (Allemagne du Sud) en 1944 et vit à Norwich, Angleterre, depuis une vingtaine d'années. Il est également l'auteur des Emigrants (traduit chez Actes Sud en 1999), livre qui a suscité l'admiration des critiques européenne et américaine.

DU MÊME AUTEUR

LES ÉMIGRANTS, Actes Sud, 1999.

Le traducteur remercie
le Centre national du livre
pour l'aide qu'il lui a accordée.

Ouvrage publié avec le concours
de Inter Nationes, Bonn

Titre original :

Die Ringe des Saturn

© Vito von Eichborn GmbH & Co. Verlag KG, Francfort-sur-le-Main, 1995

© ACTES SUD, 1999

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-09197-2

Illustrations intérieures :

Archives de l'auteur
(Tous droits réservés)

Illustration de couverture :

James A. Whistler,

Harmony in Blue and Silver : Trouville (détail), 1865

Isabella Stewart Gardner Museum, Boston

W. G. SEBALD

LES ANNEAUX
DE SATURNE

traduit de l'allemand
par Bernard Kreiss



*Good and evil we know in the field of
this world grow up together almost inse-
parably.*

John Milton, *Paradise Lost*

*Il faut surtout pardonner à ces âmes
malheureuses qui ont élu de faire le
pèlerinage à pied, qui côtoient le rivage
et regardent sans comprendre l'horreur
de la lutte et le profond désespoir des
vaincus.*

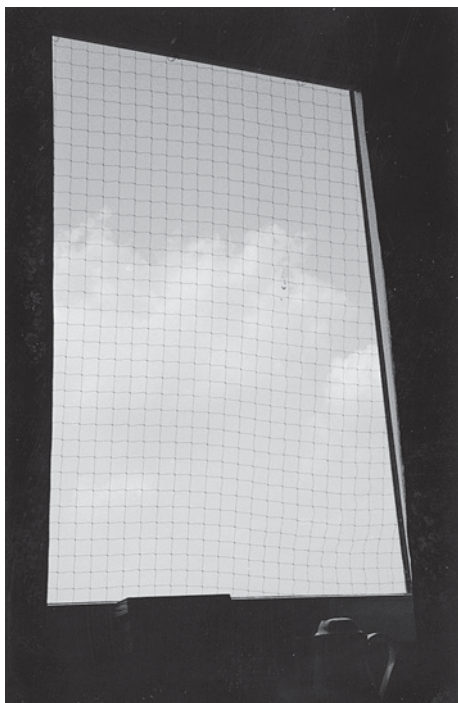
Joseph Conrad
à Marguerite Poradowska

*Les anneaux de Saturne sont constitués de
cristaux de glace vraisemblablement
mêlés à des particules de météorites qui
tournent en bandes circulaires dans le
plan de l'équateur de la planète. Sans
doute s'agit-il de fragments d'une lune
plus ancienne, trop proche de la planète
et finalement détruite sous l'effet de la
force d'attraction de cette dernière.*

Encyclopédie Brockhaus

En août 1992, comme les journées du Chien approchaient de leur terme, je me mis en route pour un voyage à pied dans l'est de l'Angleterre, à travers le comté de Suffolk, espérant parvenir ainsi à me soustraire au vide qui grandissait en moi à l'issue d'un travail assez absorbant. Cet espoir devait d'ailleurs se concrétiser jusqu'à un certain point, le fait étant que je me suis rarement senti aussi libre que durant ces heures et ces jours passés à arpenter les terres partiellement inhabitées qui s'étendent là, en retrait du bord de mer. D'un autre côté, pourtant, l'antique superstition selon laquelle certaines maladies de l'esprit ou du corps s'enracineraient en nous de préférence sous le signe du Chien m'apparaît aujourd'hui plus que justifiée. Par la suite, en effet, je ne fus pas seulement aux prises avec le souvenir d'une belle liberté de mouvement mais aussi avec celui de l'horreur paralysante qui m'avait saisi à plusieurs reprises en constatant qu'ici également, dans cette contrée reculée, les traces de la destruction remontaient jusqu'au plus lointain passé. Et c'est peut-être pour cette raison qu'une année jour pour jour après le début de mon voyage, je me trouvai dans l'incapacité quasi totale de me mouvoir, si bien qu'il fallut me transporter à l'hôpital de la

capitale régionale, Norwich, où j'entrepris, du moins en pensée, de rédiger les pages qui suivent. Je me rappelle très précisément qu'aussitôt après avoir pris possession de ma chambre, au huitième étage du bâtiment, je devins la proie d'une véritable hantise, me figurant que les vastes espaces que j'avais franchis l'été précédent dans le Suffolk s'étaient définitivement rétractés en un seul point aveugle et sourd. Il est vrai que de mon lit je ne voyais du monde qu'un morceau de ciel blafard s'inscrivant dans l'embrasure de la fenêtre.



A maintes reprises déjà, au fil de la journée, le désir m'était venu de jeter un regard par cette fenêtre d'hôpital bizarrement voilée d'un filet

noir afin de m'assurer que la réalité ne s'était pas, comme je le craignais, évanouie à jamais ; à la nuit tombante, il devint si fort qu'après avoir réussi à me glisser par-dessus le bord du lit, moitié à plat ventre, moitié sur le flanc et, une fois au sol, à rejoindre le mur à quatre pattes, je me redressai malgré les douleurs que cela me causait, me hissant à grand-peine, cramponné à l'appui de fenêtre. Dans la posture crispée d'une créature qui vient d'adopter pour la première fois la station debout, je me tins ensuite contre la vitre et ne pus m'empêcher de songer à la scène dans laquelle le pauvre Gregor, s'agrippant de ses petites pattes tremblantes au dossier de son siège, regarde par la fenêtre de sa chambre, avec le souvenir imprécis, est-il dit, de ce qu'il avait pu ressentir de libérateur autrefois, du seul fait de regarder au dehors. Et de même que Gregor, avec ses yeux devenus troubles, ne reconnaissait plus la silencieuse rue Charlotte, où il vivait depuis des années avec les siens, et la tenait pour un désert grisâtre, de même la ville familière, qui se déployait des aires d'accès de l'hôpital jusqu'à l'horizon, me paraissait totalement étrangère. Je n'arrivais pas à croire que tout en bas, parmi ces murs encastrés les uns dans les autres, quelque chose pût encore bouger ; j'avais l'impression que mon regard plongeait du haut d'une falaise sur une mer de roche ou sur un champ de décombres d'où les sombres masses des tours de parking surgissaient tels des blocs erratiques. Hormis une infirmière franchissant le misérable espace vert aménagé à l'entrée pour prendre son service de nuit, on ne voyait personne dans les environs. Une ambulance coiffée du gyrophare bleu progressait en bifurquant lentement à plusieurs croisements, du centre ville vers le pavillon des

urgences. Le son de la sirène n'arrivait pas jusque là-haut. A l'altitude où je me trouvais, j'étais entouré d'un silence presque total, pour ainsi dire artificiel. La seule chose que j'entendais à la fenêtre, c'était le souffle de l'air et, parfois, lorsque celui-ci s'interrompait momentanément, le sifflement qui ne cessait jamais complètement dans mes propres oreilles.

Aujourd'hui, plus d'un an après ma sortie de l'hôpital, ayant entrepris de recopier mes notes au propre, je ne puis m'empêcher de penser qu'à ce moment-là, tandis que mon regard plongeait du huitième étage sur la ville gagnée par le crépuscule, Michael Parkinson était encore en vie, dans sa maison exiguë de Portersfield Road, occupé sans doute, comme d'habitude, aux préparatifs de quelque séminaire ou à la rédaction de son étude sur Ramuz à laquelle il consacrait depuis des années le plus clair de son temps. Michael, quarante ans, célibataire, était, comme je le crois, l'un des hommes les plus innocents qu'il m'ait été donné de rencontrer. Rien ne lui était plus étranger que son intérêt personnel, rien ne lui tenait autant à cœur que l'accomplissement de son devoir, en particulier dans les conditions de plus en plus difficiles que nous rencontrions depuis un certain temps. Mais plus que par n'importe quoi d'autre, il se distinguait par une absence de besoins dont certains disaient qu'elle confinait à l'excentricité. En un temps où la plupart des gens doivent acheter sans cesse quelque chose pour assurer leur entretien, Michael n'achetait pratiquement jamais rien. D'une année à l'autre, il portait, depuis que je le connaissais, alternativement une veste bleu marine ou brun rouille, et quand les manches ou les coudes étaient râpés, il recourait à l'aiguille et au fil et y cousait lui-même une pièce de cuir.

Il allait, disait-on, jusqu'à retourner le col de ses chemises. Pendant les vacances d'été, en rapport avec ses études consacrées à Ramuz, Michael voyageait à pied dans le pays de Vaud et le Valais, parfois aussi dans le Jura ou les Cévennes. Souvent, lorsqu'il rentrait d'un tel périple ou quand j'admirais le sérieux avec lequel il faisait son travail, j'avais l'impression d'avoir affaire à quelqu'un qui avait trouvé le bonheur à sa manière, dans une forme de modestie devenue de nos jours presque impensable. Et voilà qu'en mai dernier, on apprenait soudain que Michael, que personne n'avait vu depuis plusieurs jours, avait été découvert mort dans son lit, couché sur le flanc, tout raide déjà et le visage moucheté de singulières taches rouges. De l'enquête, il résulta *that he had died of unknown causes*, une conclusion à laquelle j'ajoutai pour moi-même : *in the dark and deep part of the night*. Le frisson d'effroi qui nous parcourut après le décès inattendu de Michael Parkinson secoua sans doute, plus que tout autre, la romaniste Janine Rosalind Dakyns, et l'on peut même dire que la perte de Michael, avec lequel elle entretenait une sorte d'amitié enfantine, l'affecta au point qu'elle devait elle-même décéder, quelques semaines seulement après la mort de l'ami, des suites d'un mal qui détruisit son corps dans les plus brefs délais. A l'instar de Michael, Janine Dakyns, qui demeurait dans une ruelle proche de l'hôpital, avait fait ses études à Oxford. Partant toujours du détail obscur, jamais de celui qui saute aux yeux, elle avait acquis au fil des ans une connaissance intime de la littérature française du XIX^e siècle et, en particulier, de Flaubert qu'elle prisait par-dessus tout et dont elle me citait, dans les circonstances les plus diverses, extraits d'une correspondance

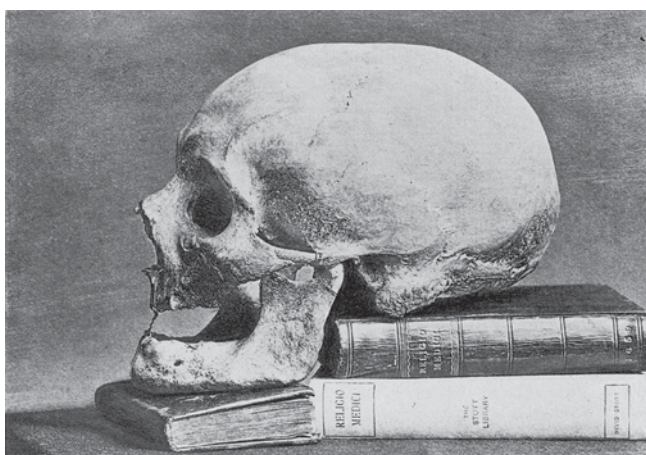
comprenant des milliers de pages, des passages qui ne manquaient jamais de me plonger dans l'étonnement. Hormis cela, elle avait tenté, elle qui atteignait souvent un stade d'exaltation presque inquiétant au fur et à mesure qu'elle exposait ses idées, de sonder, en leur accordant toute son attention personnelle, les scrupules de l'écrivain Flaubert : une peur du faux, disait-elle, qui le clouait parfois durant des semaines, voire des mois sur son canapé, tourmenté par la crainte de ne plus jamais pouvoir jeter, sans se compromettre irrémédiablement, ne serait-ce qu'une demi-ligne sur le papier. Dans ces moments-là, disait Janine, non seulement il lui semblait totalement exclu de se remettre à écrire mais il était convaincu, en outre, que tout ce qu'il avait écrit jusque-là ne constituait qu'une succession de fautes et de mystifications aux conséquences incalculables. Janine affirmait que les scrupules de Flaubert étaient alimentés par l'abêtissement en perpétuel progrès qu'il n'avait eu de cesse d'observer autour de lui et qui était en passe, croyait-il, de s'attaquer à sa propre tête. C'était, aurait-il déclaré un jour, comme si l'on s'enfonçait dans le sable. Et sans doute cela expliquait-il, comme le pensait Janine, l'irruption si hautement significative du sable dans tous les ouvrages de Flaubert. Le sable y régnait en maître. Les rêves de Flaubert, disait Janine, étaient traversés sans cesse par de formidables nuages de poussière qui se soulevaient au-dessus des plaines desséchées du continent africain, se déplaçaient vers le nord, à travers la Méditerranée et la péninsule ibérique, et retombaient à un moment ou à un autre, comme une pluie de cendres, sur le jardin des Tuileries ou sur un faubourg de Rouen, ou encore sur une petite ville de Normandie, et se frayaient passage à

travers les plus minces interstices. Dans un grain de sable pris dans l'ourlet d'un costume d'hiver d'Emma Bovary, dit Janine, Flaubert a vu le Sahara tout entier, et la moindre poussière pesait autant à ses yeux que la chaîne de l'Atlas. Il m'est souvent arrivé de m'entretenir avec Janine de la conception flaubertienne du monde ; cela se passait en fin de journée, dans sa chambre où les notes, lettres et écrits de toute sorte s'entassaient en si grand nombre que l'on était pour ainsi dire immergé dans un flot de papier. Sur le bureau, point d'ancrage et foyer initial de cette merveilleuse multiplication du papier, il s'était formé au fil du temps un véritable paysage de papier, un paysage de montagnes et de vallées qui s'effritait progressivement sur les bords, à la manière d'un glacier ayant atteint la mer, donnant lieu sur le plancher, tout autour, à des entassements toujours nouveaux qui se déplaçaient eux-mêmes, imperceptiblement, vers le milieu de la pièce. Cela faisait déjà des années que les masses de papier qui ne cessaient de croître sur son bureau avaient forcé Janine à s'installer à d'autres tables. Ces tables, sur lesquelles le même processus d'entassement s'était finalement soldé par le même résultat, représentaient pour ainsi dire les âges successifs du développement de l'univers de papier de Janine. Le tapis même avait depuis longtemps disparu sous plusieurs strates de papier, et du plancher sur lequel il glissait sans cesse du haut des tables surchargées, il avait même commencé à remonter le long des murs qui étaient tapissés, jusqu'au sommet de l'encadrement de la porte, de notes et de documents punaisés côte à côte, tantôt séparément, tantôt si près les uns des autres qu'ils se chevauchaient partiellement. Sur les livres également, dans les rayonnages, il y avait

des papiers là où ils pouvaient trouver place, et à l'heure du crépuscule, tout ce papier reflétait la lumière déclinante, comme le faisait jadis, ici même, m'est-il arrivé de penser, la neige dans les champs, la nuit, sous un ciel d'encre. La dernière place occupée par Janine était un siège disposé à peu près au milieu de la pièce, sur lequel on la voyait assise lorsqu'on venait à passer devant sa porte toujours ouverte, tantôt penchée en avant, griffonnant quelque chose sur une tablette posée sur ses genoux, tantôt penchée en arrière, absorbée dans ses pensées. Lorsqu'un jour je lui dis qu'elle ressemblait, au beau milieu de ses papiers, à l'ange de la mélancolie tel que Dürer l'a représenté, immobile, parmi les instruments de la destruction, elle me répondit que le désordre apparent dans ses affaires représentait en réalité quelque chose comme un ordre accompli ou, à tout le moins, évoluant vers l'accomplissement. Et quoi qu'elle cherchât dans ses papiers, dans ses livres ou dans sa tête, elle le trouvait en effet très vite, en règle générale du premier coup. C'est aussi grâce à Janine que j'ai pu entrer en contact avec le chirurgien Anthony Batty Shaw, dont elle avait fait la connaissance à la Oxford Society, lorsque peu après ma sortie de l'hôpital, je me lançai dans des recherches sur Thomas Browne qui pratiqua la médecine à Norwich, au XVII^e siècle, et nous a laissé une série d'écrits auxquels il n'est pratiquement rien qui puisse se comparer. Par un article de l'*Encyclopædia Britannica*, j'avais appris que le crâne de Browne était conservé au musée de l'hôpital de Norfolk & Norwich. Aussi indubitable que me parût cette affirmation, ce fut pourtant en vain que je tentai de voir le fameux crâne dans les lieux mêmes où j'étais encore hospitalisé peu de temps

auparavant, car parmi les dames et les messieurs qui composaient l'actuel corps administratif de cet établissement, personne ne paraissait avoir connaissance de l'existence d'un tel musée. Non seulement on me toisa d'un air dubitatif lorsque je formulai ma singulière demande mais j'eus l'impression, de surcroît, que parmi les personnes auxquelles je fus amené à m'adresser, plus d'une me tint pour un encombrant excentrique. A l'époque où, dans le cadre de l'assainissement général de la société, on aménageait les hôpitaux dits civils, il existait pourtant, dans nombre de ces établissements, un musée ou, plus précisément, un cabinet des horreurs où prématurés et avortons, hydrocéphales, organes hypertrophiés et autres étaient conservés dans des bocaux de formol, à des fins de démonstrations médicales mais aussi pour être occasionnellement exposés en public. La question était simplement de savoir où toutes ces choses étaient passées. S'agissant de l'hôpital de Norwich et du crâne de Browne, je ne pus obtenir aucun renseignement, même à la section d'histoire locale de la bibliothèque centrale, entre-temps ravagée par un incendie. Ce n'est que grâce au contact établi par Janine avec Anthony Batty Shaw que j'obtins les éclaircissements souhaités. Il m'envoya un article de lui récemment paru dans le *Journal of Medical Biography*, et j'appris ainsi que Thomas Browne avait été inhumé, à sa mort survenue en 1682, à l'âge de soixante-dix-sept ans, en l'église paroissiale de St Peter Mancroft où ses restes mortels avaient reposé en paix jusqu'en 1840, lorsqu'au cours de travaux effectués en vue de procéder à une autre inhumation prévue dans le chœur, juste à côté de la tombe de Browne, le cercueil de ce dernier avait été endommagé et son contenu partiellement exposé à la lumière. A la suite de

cet incident, le médecin et président de la paroisse, Lubbock, était entré en possession du crâne de Browne ainsi que d'une boucle de ses cheveux, reliques qu'il devait léguer à son tour, par voie testamentaire, au musée de l'hôpital où l'on put les voir parmi d'autres curiosités, jusqu'en 1921, sous une cloche de verre spécialement conçue pour les abriter. C'est alors seulement, en effet, qu'il fut donné suite à la demande de restitution du crâne de Browne maintes fois réitérée par la paroisse de St Peter Mancroft. Et c'est ainsi qu'une seconde inhumation solennelle devait avoir lieu près d'un quart de millénaire après la première. Browne lui-même a rédigé le meilleur commentaire au sujet des futures errances de son propre crâne lorsqu'il a écrit, dans son célèbre traité mi-archéologique mi-métaphysique consacré aux rites de crémation et aux urnes cinéraires, que le fait d'être soustrait à la tombe est une tragédie et une abomination. Mais, ajoute-t-il, qui peut se vanter de connaître le destin de ses propres ossements, qui sait combien de fois on les enterrera ?



Thomas Browne dont le père était négociant en soieries, naquit le 19 octobre 1605 à Londres. De son enfance, nous ignorons presque tout, et les récits de sa vie ne nous renseignent guère plus sur la nature exacte de la formation médicale qu'il suivit après obtention du magistère, au terme de ses études à Oxford. On sait seulement que de vingt-cinq à vingt-huit ans, il fréquenta les universités de Montpellier, Padoue et Vienne où les sciences hippocratiques étaient à l'honneur, et qu'il obtint son doctorat de médecine à Leyde, peu avant de retourner en Angleterre. C'est en janvier 1632, durant le séjour de Browne en Hollande, donc en un temps où les mystères du corps humain devaient le préoccuper plus que jamais, qu'eut lieu au Waagebouw d'Amsterdam la dissection publique du cadavre d'un malfaiteur condamné pour vol et pendu haut et court peu d'heures auparavant, Adriaan Adriaanszoon, alias Aris Kindt. Si nous n'en avons pas la preuve formelle, il est pourtant plus que probable que l'annonce de la dissection n'a pas échappé à Browne et qu'il a assisté en personne au spectaculaire événement représenté par Rembrandt dans son portrait collectif de la corporation des chirurgiens, tant il est vrai que la leçon d'anatomie du professeur Nicolaas Tulp, donnée chaque année au cœur de l'hiver, n'était pas seulement du plus haut intérêt pour un médecin en herbe mais faisait véritablement date dans le calendrier de la société de l'époque, en passe, comme elle le croyait, de s'arracher aux ténèbres pour pénétrer enfin dans la lumière. Le spectacle donné en présence d'un public payant issu des classes aisées n'était pas seulement destiné à démontrer à chacun que la science nouvelle avançait sans peur sur le chemin de la

connaissance, il s'agissait aussi de quelque chose d'autre, que l'on eût sans doute récusé avec force, à savoir du rituel archaïque de démembrement d'un homme, de la stricte application de la peine requise contre le délinquant, laquelle impliquait que sa chair fût meurtrie jusqu'après la mort. Le caractère officiel de la dissection du défunt telle que Rembrandt l'a représentée – les chirurgiens sont tirés à quatre épingles et le professeur Tulp est même coiffé de son chapeau –, mais aussi le fait qu'un banquet solennel, en quelque sorte symbolique, a lieu à l'issue de la procédure, prouvent que la leçon d'anatomie d'Amsterdam n'a pas uniquement pour objet l'approfondissement de la connaissance des organes internes de l'homme. Lorsque nous nous tenons aujourd'hui, au Mauritshuis, devant ce tableau anatomique de Rembrandt qui mesure bien un mètre cinquante par deux, nous nous trouvons exactement à la place de ceux qui suivirent le processus de dissection, à l'époque, au Waaggebouw, et nous croyons voir ce qu'ils ont vu : allongé au premier plan, le cadavre verdâtre d'Aris Kindt, la nuque brisée, le torse effroyablement bombé sous l'effet de la rigidité cadavérique. Et cependant, on peut se demander si quelqu'un a réellement vu ce cadavre car l'art de la dissection, à l'époque en plein essor, consistait au bout du compte à rendre invisible le corps coupable. C'est ainsi que les regards des collègues du Dr Tulp ne sont pas fixés sur ce corps en tant que tel ; ils ne font que le frôler car il s'agit surtout de ne pas perdre de vue l'atlas anatomique ouvert où l'effroyable corps matériel se trouve réduit à un diagramme, à un schéma d'homme tel que le concevait l'amateur passionné d'anatomie, René Descartes qui semble

avoir compté, lui aussi, au nombre des spectateurs présents au Waagebouw en cette matinée de janvier. Dans ses méditations philosophiques, qui constituent une contribution essentielle à l'histoire de la sujétion, Descartes enseignait qu'il faut détourner son regard de la chair incompréhensible, le fixer sur la machine disposée en nous, sur ce qui peut être compris totalement, utilisé plus efficacement et, en cas de dysfonctionnement, réparé ou mis au rancart. Au singulier isolement dans lequel nous apparaît le cadavre pourtant entouré de monde correspond le fait que le réalisme tant vanté de ce tableau de Rembrandt ne résiste pas à l'examen. C'est ainsi que l'autopsie ne commence pas par l'abdomen qu'il conviendrait d'ouvrir pour éloigner au plus tôt les viscères où le phénomène de décomposition se manifeste en premier lieu, mais (et cela suggère également un acte de représailles) par la dissection de la main délictueuse. Et cette main présente d'ailleurs des particularités tout à fait remarquables. Comparée à celle qui repose le plus près du spectateur, elle nous apparaît à la fois démesurément grande et totalement inversée du point de vue strictement anatomique. Les tendons dénudés qui devraient être ceux de la paume de la main gauche sont en fait ceux du dos de la main droite. Il s'agit donc d'une figure purement scolaire, d'un emprunt à l'atlas d'anatomie en vertu duquel le tableau, au demeurant peint d'après nature, présente un défaut de construction criant à l'endroit même où s'exprime sa signification centrale, à savoir là où la chair a d'ores et déjà été incisée. Il est à peine pensable que Rembrandt ait fait cela sans le vouloir. Autrement dit, la rupture dans la composition me semble tout à fait intentionnelle. La main